BOUALEM SANSAL

LE VILLAGE DE L'ALLEMAND

ou Le Journal des Frères Schiller

Adaptation théâtrale de
Luca Franceschi

Création Contemporaine

EDITIONS DU BRIGADIER

Cette œuvre bouleversante retrace l'histoire de deux frères, Rachel et Malrich Schiller, nés en Algérie d'un père allemand et d'une mère algérienne. Ils sont envoyés très jeunes en France chez Tonton Ali et Tata Sakina en banlieue parisienne. Tandis que Rachel, l'aîné, réussit brillamment ses études, le cadet erre, sans repères, au milieu des jeunes de la cité. Après le suicide inexpliqué de Rachel, Malrich, sur les conseils de Com'Dad, le commissaire, se plonge dans le journal intime de son frère et y découvre des secrets de famille terribles, liés au passé nazi de leur père, ancien officier SS. La pièce mêle habilement enjeux historiques et contemporains, interroge la mémoire, l'héritage, la culpabilité, l'identité et la radicalisation. Et pose la question : sommes-nous comptables des actes de nos parents ?

L'adaptation théâtrale que Luca Franceschi a tiré du roman de Boualem Sansal est remarquable d'énergie et nous transporte tour à tour en Algérie, en France et en Allemagne, à travers une série de séquences courtes, intenses, parfois drôles et souvent poignantes. La pièce a été créée par la Compagnie des Asphodèles du Colibri (Direction Thierry Auzer et Céline Courant) le 9 mars 2023 au théâtre de l'Iris à Villeurbanne, dans une mise en scène de Luca Franceschi, avec Samuel Camus, Lysiane Clément, Yann Ducruet, Alexandra Nicolaïdis, Valérian Moutawé et Nicolas Moisy.

Boualem Sansal est un écrivain franco-algérien d'expression française, auteur de romans tels que Le Serment des Barbares, L'Enfant fou de l'arbre creux, Harraga, 2084 : la fin du monde *ou encore* Le Train d'Erlingen *ou* Le Village de l'Allemand, *tous publiés chez Gallimard. Au moment de la mise sous presse de ce livre, Boualem Sansal était toujours incarcéré en Algérie.*

Prix : 11,00 €
ISBN : 978-2-487987-59-3

9 782487 987593

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Malrich
Rachel
Ophélie
Wenda
Tonton Ali
Tata Sakina
Amira
Soufian
Aïsha
Mimed
Momo
Manchot
Raymou
Bidochon
Com'Dad
Un reporter
Un policier
La journaliste du JT
L'employé du consulat
Le réceptionniste du consulat
Trois contrôleurs de train
Huit passants allemands
Un vieux
Adolphe
Une vieille dame

La scène est plongée dans le noir. Malrich seul, debout, éclairé par un faisceau de lumière, s'avance. Il s'adresse au public.

MALRICH. — Ça fait six mois que mon frère Rachel est mort. Il avait trente-trois ans. Un jour, il y a deux années de ça, un truc s'est cassé dans sa tête. Il s'est mis à courir entre la France, l'Algérie, l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, la Turquie, l'Égypte. Entre deux voyages, il lisait, il ruminait dans son coin, il délirait. Il a d'abord perdu la santé. Puis son travail. Puis la raison. Ophélie, sa femme, l'a quitté. Et un soir, il s'est suicidé. C'était le 24 avril de cette année 1996, aux alentours de 23 heures.

***

La scène s'éclaire. Malrich est chez lui, il écoute de la musique, fort. Le téléphone sonne. Au bout d'un certain temps, il décroche.

MALRICH. — Allô ? Allô ? C'est qui à l'appareil ?... Ophélie ? C'est toi ? C'est toi ? *(Il baisse le son.)* Ophélie ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qu'il y a ? Quoi ? Parle moins vite... Il a fait quoi ?... J'arrive !

Malrich sort précipitamment.

***

La rue devant le pavillon de Rachel et Ophélie. On entend une sirène d'ambulance. Des agents de police ont sécurisé le périmètre. On voit Ophélie, debout, tétanisée par ce qu'elle voit. Un reporter avec un micro arrive en courant sur les lieux.

LE REPORTER. — Je suis devant le pavillon où, il y a quelques heures seulement, s'est produit le drame qui ébranle les habitants de notre quartier. Beaucoup de monde est avec moi devant le pavillon : la police, le SAMU, des voisins, des curieux. En effet, il y a un homme dans un garage, assis par terre, dos contre le mur, le jambes allongées, le menton sur la poitrine, la bouche ouverte. *(Ophélie sort en courant.)* On a l'impression qu'il dort. Son visage est couvert de suie. Il porte un drôle de pyjama, un pyjama rayé, et son crane est rasé tout de travers, un peu comme au bagne. *(Malrich entre,*

paniqué. Il voit son frère et s'immobilise. Le reporter l'aperçoit et s'approche de lui.) Ah tiens, Monsieur, vous avez l'air de connaitre la victime ? Vous êtes peut-être un voisin, un ami ? Ou de la famille ? *(Le reporter tend le micro vers Malrich, qui ne le voit même pas.)* Les habitants sont sous le choc, c'est une image horrible qui apparaît devant nos yeux ce soir. *(Il approche à nouveau le micro de Malrich, en posant la main sur son épaule.)* Alors, Monsieur, dites-nous, quel effet ça vous fait de voir ça ?

Malrich, *le repoussant violemment.* — Barre-toi de là, toi !

Malrich sort rapidement.

Le reporter. — Beaucoup d'émotion ce soir... Je vais tenter de m'approcher de la victime...

Il essaie de franchir le périmètre de sécurité.

Un policier, *l'arrêtant.* — Hep ! Vous allez où, là ?

Le reporter. — Je fais mon boulot, moi. J'ai ma carte de presse

Un policier. — Circulez Monsieur, circulez !

Le reporter sort, suivi du policier.

***

Dans le pavillon. Ophélie est assise en pleurs sur le canapé. Malrich entre et s'avance vers elle.

Malrich. — Ophélie ! Ophélie ! Je suis là... *(Il la regarde, perdu, sans trop savoir quoi faire.)* Pourquoi il a fait ça ?... *(Criant :)* Pourquoi ?

Ophélie, *en pleurant.* — Je ne sais pas, il ne m'a jamais rien dit. Rien... Rachel ne disait jamais rien... à personne. Et toi ?... Tu le sais, toi ?

Malrich. — Je n'en sais rien, moi. Comment veux-tu que je sache ? Je le voyais jamais, Rachel.

Ils ne savent pas quoi dire. Puis Ophélie sort.

***

Au commissariat. Com'Dad, le commissaire, s'adresse à Malrich.

COM'DAD. — Malrich. Viens, approche ! *(Malrich s'approche.)* Assieds-toi. *(Il s'assied.)* Alors... Comment ça va ?

MALRICH. — Ça va

COM'DAD. — Tu le savais toi, que ton frère nous préparait ce coup-là ?

MALRICH. — Non.

COM'DAD. — T'es sûr ?

MALRICH. — Ouais. *(Un temps.)* Ouais, j'vous jure, monsieur le commissaire. Comment j'aurais pu savoir ? Je ne le voyais jamais, mon frère, jamais. Il devait avoir ses problèmes, voilà, moi j'ai les miens.

COM'DAD. — Chacun pour soi. C'est ça ?

MALRICH. — Ben ouais !

Un temps.

COM'DAD. — J'ai quelque chose pour toi. *(Le commissaire tend un gros cahier défraîchi à Malrich.)* Prends ça.

MALRICH. — C'est quoi ?

COM'DAD. — C'est le journal de ton frère. Lis-le, ça te mettra du plomb dans la tête. Ton frère, c'était un type bien.

Le commissaire sort.

***

Malrich, toujours assis, prend le cahier et le feuillette d'abord distraitement. Il ouvre ensuite le journal et commence à lire quelques lignes en silence. Puis il lève les yeux du livre et s'adresse au public.

MALRICH. — Dès que j'ai commencé à lire le journal de Rachel, je suis tombé malade. Tout s'est mis à brûler en moi. Je me tenais la tête pour l'empêcher d'éclater, j'avais envie de hurler. *(Il replonge dans la lecture et commence à lire à haute voix :)* « 25 avril 1994, 20 heures. Je ne me sentais pas de réelles attaches avec l'Algérie, mais tous les soirs, à 20 heures tapantes, j'étais devant le poste de télé à attendre les nouvelles du pays. Il y a la guerre là-bas, une guerre sans visage, sans pitié, sans fin... »

Rachel est entré pendant que Malrich lisait. Les deux frères ne se voient pas.

RACHEL, *en même temps que Malrich, s'adressant au public.* — ... une guerre sans visage, sans pitié, sans fin. *(Malrich replonge dans sa lecture, tandis que Rachel poursuit :)* Une guerre sur laquelle j'ai entendu dire tant de choses, les unes plus terribles que les autres, que j'ai fini par me persuader qu'un jour ou l'autre, où que nous nous trouvions, quoi que nous fassions, d'une manière ou d'une autre, cette monstruosité nous atteindrait. J'en avais tellement entendu parler que désormais, j'avais autant peur pour mes parents qui s'y trouvaient, que pour nous qui étions là, loin du pays, à l'abri de tout.

MALRICH, *relevant les yeux de sa lecture, et s'adressant également au public.* — Rachel et moi, on est nés en Algérie, dans un douar du bout du monde, je ne sais toujours pas où exactement. Le bled s'appelle Aïn Deb. Nous sommes de mère algérienne et de père allemand, Aïcha et Hans Schiller. Mon frère a débarqué en France en 1970, il avait sept ans. Avec ses prénoms Rachid et Helmut, on a fait Rachel, c'est resté. Moi, j'ai débarqué en 1985, j'avais huit ans. Et avec mes prénoms Malek et Ulrich, on a fait Malrich, ça aussi, c'est resté !

RACHEL. — A Paris, nous étions hébergés par Tonton Ali, un natif du bled, copain de papa, un émigré de la première heure qui a pratiqué toutes les misères du monde, mais qui a fini par se faire un nid pour ses vieux jours. Un brave homme avec un cœur gros comme un camion.